

laura
kasischke

les revenants

Christian Bourgois éditeur



LES REVENANTS

du même auteur
chez le même éditeur

À SUSPICIOUS RIVER
UN OISEAU BLANC DANS LE BLIZZARD
LA VIE DEVANT SES YEUX
RÊVES DE GARÇONS
À MOI POUR TOUJOURS
LA COURONNE VERTE
EN UN MONDE PARFAIT

LAURA KASISCHKE

LES REVENANTS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Raising

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

© Laura Kasischke, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02211-7

à Bill

On s'empêtre dans un pénible dilemme
quand on se demande si ces apparitions
sont naturelles ou bien miraculeuses.

Montague SUMMERS,
The Vampire : His Kith and Kin

Et tous les vents vont soupirant
Après les choses douces qui se meurent.

Christina ROSSETTI

Prologue

La scène de l'accident était exempte de sang et empreinte d'une grande beauté.

Telle fut la première pensée qui vint à l'esprit de Shelly au moment où elle arrêta sa voiture.

Une grande beauté.

La pleine lune était accrochée dans la ramure humide et nue d'un frêne. L'astre déversait ses rayons sur la fille, dont les cheveux blonds étaient déployés en éventail autour du visage. Elle gisait sur le côté, jambes jointes, genoux fléchis. On eût dit qu'elle avait sauté, peut-être de cet arbre en surplomb ou bien du haut du ciel, pour se poser au sol avec une grâce inconcevable. Sa robe noire était étendue autour d'elle comme une ombre. Le garçon, qui s'était extrait du véhicule accidenté, franchit un fossé rempli d'eau noire pour venir s'agenouiller à côté d'elle.

Il parut sur le point de la prendre dans ses bras. Il lui parlait, il dégageait les cheveux qui lui barraient les yeux, il la regardait. Selon Shelly, il n'avait pas l'air affolé. Il semblait stupéfait et transi d'amour. Il venait de glisser les bras sous elle, pour la serrer contre lui ou la soulever de terre, quand Shelly se ressaisit et actionna le klaxon de sa voiture. Deux fois. Trois fois. Trop loin pour l'entendre même si elle avait crié à tue-tête, il entendit cependant les coups d'avertisseur et releva la tête. Surpris. Désorienté. Comme

s'il pensait que la fille et lui étaient les deux dernières créatures sur terre.

Bien qu'il fût fort éloigné de Shelly et séparé d'elle par le fossé rempli d'eau de pluie, il paraissait attendre qu'elle lui dît ce qu'il convenait de faire. Elle y parvint, comme s'ils pouvaient communiquer sans avoir à s'embarrasser de parler. Comme s'ils pouvaient lire dans leurs pensées respectives.

Par la suite, elle repenserait à cela. Peut-être ne lui avait-elle pas parlé du tout, ou bien peut-être avait-elle crié sans s'en rendre compte. Quoi qu'il en soit, elle parvint à lui signifier, posément, afin d'être bien comprise : « Si elle est blessée, il ne faut pas la déplacer. Il faut attendre les secours. »

C'était vraiment la seule chose qu'elle connaissait concernant accidents et blessures. Elle avait été mariée quelques années à un médecin. Ce détail lui était resté en mémoire.

« Les secours ? » interrogea le garçon. Dans le souvenir de Shelly, sa voix était parfaitement audible, toute proche. Comment cela aurait-il été possible ?

« Je les ai appelés, dit-elle. Avec mon portable. Dès que j'ai vu ce qui est arrivé. »

Il eut un hochement de tête. Il avait compris.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. C'était qui ? Cette voiture tous phares éteints ? Pourquoi est-ce que... »

— Je ne sais pas. Vous avez quitté la route.

— À l'aide », dit-il alors — un simple énoncé plutôt qu'une plainte, mais avec un accent à déchirer le cœur. Un nuage passa devant la lune, de sorte que Shelly ne le vit plus.

« Hé ! » appela-t-elle, mais il ne répondit pas.

Elle coupa le moteur, ouvrit sa portière. Ayant ôté ses chaussures, elle s'engagea prudemment dans le fossé.

« J'arrive, lança-t-elle. Restez là où vous êtes. Ne bougez pas votre amie. *Ne bougez pas.* »

L'eau était d'une tiédeur surprenante. La boue était molle sous la plante de ses pieds. Elle ne glissa qu'une fois, en remontant sur la rive opposée – et ce dut être à cet instant qu'elle se coupa la main sur un morceau de chrome arraché à la voiture accidentée, retournée à trois mètres de là sur la chaussée, ou bien sur un éclat de verre du pare-brise. Elle ne sentit rien sur le moment. Ce n'est qu'après que les deux ambulances furent reparties, sirènes et gyrophares en marche, qu'elle remarqua du sang sur ses mains et comprit que c'était le sien.

Quand elle parvint en haut du talus et arriva auprès des deux jeunes gens, le nuage était passé et elle put les distinguer de nouveau clairement.

Le garçon était maintenant allongé à côté de la fille, un bras passé autour de sa taille, la tête reposant sur la blonde chevelure, et le clair de lune les avait changés en statues.

Deux marbres. Parfaits. Lavés par la pluie. Classiques.

Shelly resta quelques instants à les contempler, ainsi étendus à ses pieds. Elle avait le sentiment d'être tombée par hasard sur quelque chose de très secret, sur elle ne savait quel symbole onirique, un arcane du subconscient subitement révélé, quelque rite sacré nullement destiné à des yeux humains, mais auquel elle eût été mystérieusement conviée.

Première partie

1

Cette ville était, de rue en rue, jalonnée de tristes réminiscences :

Le banc sur lequel ils s'étaient assis un moment, regardant passer les autres étudiants avec leurs sacs à dos, leurs jupes courtes, leurs iPod.

L'arbre sous lequel ils s'étaient abrités d'une averse, riant, échangeant des baisers, mastiquant des chewing-gums à la cannelle.

La librairie où il lui avait acheté un recueil de poèmes de Pablo Neruda, et cet horrible bar de supporters où ils s'étaient donné la main pour la première fois. Les colonnes pseudo-helléniques qui faisaient semblant de soutenir le toit de la bibliothèque Llewellyn Roper. Cette boutique de cadeaux empestant le patchouli, l'encens et le tissu d'importation où il lui avait acheté la bague montée d'un morceau d'ambre – bulle de résine sertie d'argent, avec, emprisonnée à l'intérieur pour l'éternité, une drosophile préhistorique.

Et le *Starbucks*, où ils allaient pour travailler et n'ouvriraient jamais le moindre livre.

Le père de Craig s'éclaircit la gorge et ralentit à un croisement où une fille en tongs, jean moulant et débardeur,

s'engagea sur la chaussée sans même regarder. Elle secouait la tête au rythme de ce qu'elle entendait à travers les fils blancs de ses écouteurs. Le conducteur tourna la tête vers son passager et, d'une voix chargée d'émotion, demanda : « Ça va, fiston ? »

Craig, regardant droit devant, hocha de la tête avec gravité avant de regarder son père. Tous deux tentèrent un sourire, mais, pour qui les aurait vus à travers le pare-brise de la Subaru, ils auraient pu passer pour deux hommes échangeant une grimace, comme brusquement et simultanément pris d'une douleur à la poitrine ou d'un embarras intestinal. Des rais de lumière pénétraient dans l'habitacle à la manière distante et oblique d'une belle journée du début de l'automne ; à l'évidence, ce côté de la planète était en train de s'éloigner du soleil. La fille traversa, le père de Craig appuya sur la pédale d'accélérateur et la voiture repartit à travers le vert ombrage des chênes et des ormes énormes, touffus, qui bordaient la rue d'un bout à l'autre du campus et qui, depuis près de cent cinquante septembres, accueillaient le retour des étudiants.

« La prochaine à gauche, papa », dit Craig en tendant le doigt.

Son père s'engagea dans Second Street. À l'angle, près du trottoir, une fille actionnait du pied la béquille d'une bicyclette démodée. Ses cheveux étaient tellement blonds qu'ils luisaient. Le genre de chevelure dont Craig s'était toujours méfié – trop séraphique, presque mystique – chez les filles.

Jusqu'à sa rencontre avec Nicole.

Mais cette fille au vélo n'était en rien comparable à Nicole.

Celle-ci avait regardé trop de clips vidéo. Elle cherchait à ressembler à ces blondes anémiques, coiffées en pétard, qui se trémoussent derrière le groupe. Elle avait le cheveu

gras. Un piercing dans le nez. Son jean s'accrochait à la saillie de ses os iliaques. Le genre avec qui Craig aurait pu sortir quelques semaines, là-bas à la maison. Au temps d'avant Nicole.

« À droite, papa. »

Son père ralentit dans l'étroite King Street. La chaussée était pavée, allez savoir pourquoi. Comme un étrange vestige du dix-neuvième siècle. Se pouvait-il que l'on eût tout simplement oublié d'y couler du bitume ? Les pneus de la Subaru grondaient sur les pavés, le rétroviseur vibrail.

Ici, dans King Street, les arbres formaient une voûte. Au long des trottoirs, les maisons fléchissaient sous le poids des ans. Ces demeures délabrées avaient dû être, à une époque, habitées par l'élite de la ville. Craig se représentait des dames en robe à tournure, des messieurs en smoking, aux moustaches en guidon de vélo, se prélassant sur les vérandas, se faisant servir de la limonade.

C'étaient aujourd'hui des taudis pour étudiants. Les basses sortant d'une stéréo servaient de pouls à l'ensemble du pâté de maisons. Des canapés étaient installés sur les vérandas et sur les pelouses. Des vélos paraissaient avoir été jetés en tas, appuyés les uns contre les autres, cadénassés aux grilles de fer forgé. Il y avait au bas des allées des barres où attacher son cheval, dont la plupart étaient peintes aux couleurs de l'université : cramoiisi et or. Deux types torse nu placés à plusieurs jardins de distance se lançaient un ballon ovale avec comme une force mauvaise, cependant qu'une fille en bikini allongée sur une chaise longue regardait le projectile aller et venir devant elle. Sur fond de ciel, on eût dit le noyau d'on ne savait quel fruit bleu vif.

« C'est là. »

Le père de Craig ralentit devant la maison, qui, jadis peinte en blanc, avait peu à peu viré au gris du fait des intempéries. On comptait dix boîtes aux lettres autour de la

porte d'entrée – soit le nombre de logements. Et là-bas, c'était Perry.

Ce bon vieux Perry.

Depuis combien de temps était-il posté là à attendre ?

Scout aigle. Enfant de chœur. *Meilleur ami.*

À cette révélation, Craig se sentit comme un goût de larmes au fond de la gorge. Il déglutit. Il leva la main, l'agita.

Perry portait une casquette des Pirates de Pittsburgh, un tee-shirt propre, un short kaki. Des tennis neuves ? Était-ce sa mère qui, d'un coup de fer, avait fait ces plis impeccables à son short ?

Perry salua – tristement, ironiquement, le geste parfait – et le petit rire du père de Craig évoqua vaguement un sanglot. « Voilà ton copain », dit-il avant de se garer contre le trottoir. Perry, l'air pénétré, s'approcha à grandes enjambées, ouvrit la portière d'un coup et lança : « Hé, trouduc, bienvenue à toi ! – puis, se penchant pour regarder par-delà Craig : Comment ça va, monsieur Clements ? »

Perry, si sociable, si présentable, si fiable. Prosaïque, juste ce qu'il faut. Poli, juste ce qu'il faut.

« Ça va super, Perry, répondit le père de Craig d'une voix pleine de gratitude et de soulagement. Ça fait plaisir de te voir. »

L'appartement de Craig et de Perry se trouvait au second. C'est Perry qui l'avait choisi en juillet. « C'est pas le Ritz, dit-il en les précédant dans l'escalier. Mais on a l'eau courante. »

Le père de Craig portait un carton de livres et une masse enchevêtrée de cordons USB. Perry avait le sac marin de Craig sur une épaule et un sac poubelle plein de draps et de taies d'oreiller sur l'autre. Chargé de son ordinateur portable et d'un deuxième sac poubelle – bottes, souliers, dou-

doune –, Craig gravit un escalier exigu tapissé de crasse beige, prit à gauche, passa devant les portes de deux autres appartements. L'une d'elles était clouée d'un panneau blanc sur lequel était inscrit *Je suis parti à Good Time Charlie's ! Retrouve-nous là-bas !* au feutre magique violet, de gros *smileys* figurant les *o*.

« Nous, c'est ici », dit Perry en désignant le numéro 7 d'un mouvement du menton. Il ouvrit la porte du bout de sa basket.

« Super ! » s'exclama de nouveau le père de Craig en entrant à la suite de Perry, d'une voix si forte qu'elle se répercuta sur les murs et le sol nus, donnant plus encore que la première fois une impression de joie contrefaite.

L'appartement était immaculé, bien sûr. Ayant travaillé durant l'été à l'accueil des nouveaux étudiants, Perry y avait emménagé quelques semaines plus tôt, et il s'en était manifestement donné à cœur joie : coups de balai, coups de plumeau, rangement par ordre alphabétique de toute une série de livres sur l'étroite étagère voisine du canapé. Traversant la sombre petite cuisine avec son évier fraîchement récuré, passant devant la chambre de Perry, Craig transporta ses affaires jusqu'à la sienne, puis se planta en son milieu.

Une blancheur étincelante. Les vitres semblaient avoir été lavées tout récemment – Craig était à peu près sûr que le proprio n'y était pour rien – et le lit était impeccablement fait de draps bleus et d'une couverture écossaise.

« C'est ma mère qui s'en est occupée, dit Perry en montrant le lit, et de ça aussi, ajouta-t-il en désignant un bouquet de marguerites dans un vase transparent posé sur une commode en contreplaqué toute marquée de griffures. Je t'aime bien, mec, mais pas au point de t'acheter des fleurs. Pas encore. » Il haussa et abaissa les sourcils comme lui seul savait le faire, et Craig sentit monter dans sa poitrine ce qui

aurait pu être un gloussement, mais il le refoula, de crainte qu'il ne se muât en autre chose.

« Ma foi, dit son père en leur appliquant simultanément à l'un et à l'autre une tape dans le dos. Tout ça paraît *super* ! »

L'année précédente, toute la famille avait accompagné Craig jusqu'au campus pour le conduire à Godwin Honors Hall. Son père n'avait cessé de jouer du klaxon pendant toute la traversée de la ville, faisant sursauter les piétons et amenant les autres automobilistes à se retourner avec des mines choquées vers la Subaru. « On ne prend donc pas de cours de conduite dans le Midwest ? » bougonnait-il.

Sa mère se bornait à regarder par la vitre, à contempler le décor. Son silence rendait palpable le mécontentement que lui inspirait l'endroit – une sorte d'épaisse brume verte emplissant la voiture. « C'est *gentillet* », avait-elle dit en tapotant le doigt en direction des ridicules colonnes pseudo-classiques de la bibliothèque, comme s'il ne s'agissait pas de la louange la plus assassine qu'elle pût formuler. À côté de Craig sur la banquette arrière, Scar tripotait sa Game Boy comme un maniaque, en respirant bruyamment par la bouche comme s'il se trouvait seul aux commandes d'un vaisseau spatial sur le point de partir en vrille.

Le père de Craig avait fini par immobiliser la voiture contre le trottoir au pied d'un panneau précisant : STATIONNEMENT INTERDIT D'ICI JUSQU'AU VIRAGE, et demanda : « C'est ça ? », comme s'il pouvait en être autrement malgré l'inscription, GODWIN, gravée dans la pierre au-dessus de l'entrée, malgré la bannière BIENVENUE À GODWIN HONORS HALL tendue entre deux arbres de la cour, malgré l'étudiant planté à l'extérieur avec un écriteau proclamant : GODWIN HONORS HALL.

« On dirait bien », répondit Craig.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S. à Lonrai
Dépôt légal : septembre 2011. N° 2126 (11-00000)
Imprimé en France



Les Revenants

Laura Kasischke

Cette édition électronique du livre
Les Revenants de Laura Kasischke
a été réalisée le 05 septembre 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267022117).
ISBN PDF : 9782267022407.
Numéro d'édition : 2126.